

La décroissance : perspective du Sud

Alan Ainer Boccato-Franco, Carlos Pereira da Silva, Mildred Gustack and
Elimar Pinheiro do Nascimento

Number 765, June 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69305ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boccato-Franco, A. A., da Silva, C. P., Gustack, M. & Pinheiro do Nascimento, E.
(2013). La décroissance : perspective du Sud. *Relations*, (765), 20–20.

La décroissance : perspective du Sud

ALAN AINER BOCCATO-FRANCO*

L'auteur est membre
du Réseau brésilien
pour la décroissance

La décroissance appliquée à certaines régions du monde, en particulier aux pays du Sud, paraît proprement néfaste pour certains. La raison en est que cette notion s'oppose à une vision du développement économique – et du monde – largement répandue qui masque une réalité dévastatrice. Un des aspects de cette impasse planétaire est la surconsommation. En effet, la consommation d'une infime minorité de la population mondiale – concentrée dans les pays riches du Nord – a déjà provoqué des changements significatifs dans les écosystèmes de la planète, menaçant la reproduction de la société humaine. La généralisation d'une telle consommation à l'ensemble de la planète s'avère ainsi intenable. Cela implique, dans la perspective de la décroissance, de limiter sérieusement la consommation des (pays) riches pour permettre à la grande majorité de l'humanité l'accès au bien-être.

La déconcentration de la richesse et une meilleure redistribution de celle-ci est incontournable, et cela, au Sud comme au Nord. Le cas du Brésil est éloquent. La concentration du revenu y est d'une injustice flagrante : en 2011, le quintile des plus riches détenait 57,7 % du revenu national, tandis que le quintile des plus pauvres, à peine 3,5 %. La fortune des 49 Brésiliens les plus riches atteint 300 milliards d'euros, l'équivalent du revenu annuel de près de 90 % des ménages brésiliens (environ 57 millions de ménages)¹. Cette minorité richissime ne s'approprie pas seulement le revenu, mais aussi la propriété de la terre, le contrôle des médias, du marché de détail et du système politico-institutionnel, entre autres. Parler de décroissance, c'est donc remettre en cause cette concentration de la richesse et du pouvoir, et s'attaquer aux structures et à l'idéologie qui soutiennent le consumérisme et le productivisme irresponsables et générateurs d'exclusion.

Une autre dimension de la décroissance, comprise à partir du Sud, réfère à la redéfinition de la notion de *besoin*. Car celle-ci devrait être au centre des stratégies pour résoudre les problèmes auxquels font face les populations du Sud. Contrairement à la croissance, qui sert les besoins du système économique, la décroissance se préoccupe des besoins humains. Prenons l'exemple du transport urbain : dans la logique de la croissance, c'est la production et la vente d'autos qui sont considérées comme un « besoin

essentiel », puisqu'elles servent à faire rouler l'économie. Ainsi, de 2008 à 2011, le Brésil a produit en moyenne 2,5 millions d'autos par an ; et cette production a été soutenue et stimulée par le gouvernement fédéral par le biais de réductions d'impôts, de taux d'intérêts favorables, etc. Dans la logique de la décroissance, c'est plutôt l'amélioration de la mobilité humaine qui est considérée comme le besoin essentiel. Revoir ainsi cette logique aurait des conséquences bénéfiques dans les pays du Sud où les besoins humains sont énormes.

Mentionnons d'autres aspects de l'approche de la décroissance qui concernent d'une manière prioritaire le Sud : la rupture avec la dépendance culturelle et économique à l'égard du Nord ; la relocalisation de l'économie ; la solidarité comme valeur centrale dans les relations humaines ; la radicalisation de la démocratie dans le champ politique et social, mais aussi en rapport à la production, au système financier et aux marchés ; la compréhension du marché comme un moyen et non une fin ; l'autoproduction et l'échange de biens et services comme manière d'équilibrer le système socioéconomique.

Ces dimensions sont non seulement présentes dans les études sur la décroissance et les revendications des militants du mouvement, mais aussi dans la plupart des mouvements sociaux du Sud. Au Brésil, par exemple, il y a certainement convergence entre les tenants de la décroissance et ceux de l'économie solidaire, les paysans sans terre, le mouvement pour la permaculture et les écovillages, entre autres. La notion de *Buen Vivir* (« bien-vivre »), promue par les mouvements autochtones d'Équateur et de Bolivie, influence de plus en plus la façon d'envisager notre manière de nous rapporter au monde et à l'avenir. Il est clair que le mouvement de la décroissance se doit de faire alliance avec d'autres mouvements sociaux dans le but de créer une société nouvelle.

La décroissance possède une matrice de significations valable autant pour le Nord que pour le Sud. Sa singularité consiste à mettre au cœur des débats publics la non-viabilité du modèle productiviste et consumériste occidental. Sans prétendre être un modèle unique et généralisable, elle vise à ce que nos sociétés s'affranchissent d'une manière de vivre qui conduit à une impasse écologique et sociale.

* Avec la collaboration de Carlos Pereira da Silva, Mildred Gustack et Elimar Pinheiro do Nascimento.

1. Recoupement des données de *Forbes* et de *Pesquisa nacional por amostra de domicílios*, IBGE, 2011.